Nombre de document(s) : **1**
Date de création : **6 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Une vie à contretemps
Le Figaro - 16 janvier 2003 2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

EUREKA.CC
une solution de CEDROM SNI

LE FIGARO littéraire
Le Figaro, no. 18177
Le Figaro Littéraire, jeudi, 16 janvier 2003, p. 4

CRITIQUES

JEAN ECHENOZ
Une vie à contretemps

Patrick GRAINVILLE

Echenoz, encore une fois, nous mène en bateau. Non pas vers la banquise, comme dans son dernier prix Goncourt, mais plus loin, très loin. Il passe tous les caps ! Son personnage, Max, est un as du piano, familier des salles de concert huppées : Gaveau, Pleyel... Ça devrait rouler pour l'artiste. Non, le virtuose est en crise. Alcool à tire-larigot noyant la peur, l'angoisse envahissantes. Peur du public, de son attente, peur des couacs. Plus profondément, Max en a marre de son rôle et du piano dévorant. Sa vie l'ennuie. Son imprésario le presse, le harcèle. « Portrait de l'artiste seul épouvanté. » Cela pourrait être autobiographique... Heureusement, il y a Bernie voué à sa surveillance, à son service. Une vraie nounou. Le pianiste vit avec Alice. Chambre à part. Bon... Méfiez-vous ! Echenoz est le champion des fausses pistes, des retournements retors.

Tenez, par exemple : c'est une drôle d'idée de nous annoncer dès le début que Max, son héros, va mourir. Exactement dans trois semaines. Et on se dit que le bouquin va égrener un compte à rebours, quelques détours et des surprises avant le trépas. Chronique d'une mort annoncée. On tient le sujet ! En attendant, le portrait du condamné se précise. Sa chimère, c'est Rose. Une jeune femme qu'il n'a jamais osé aborder. Mais l'épisode remonte à trente années ! C'est un pianiste qui joue toujours le même thème. Pourtant, une autre femme surgit dans sa vie, une voisine très élégante qui promène son chien. Gros clebs, hideux. Max va s'empêtrer dans des stratégies burlesques pour croiser la belle et tenter de lui parler. Puis le voilà qui croit reconnaître Rose dans le métro ! Mêmes manoeuvres acrobatiques pour se retrouver sur son passage. Alors, le roman flotte. Il vague... Echenoz en joue.

Ce qui nous vaut une digression comique sur les usages multiples des tickets de métro : cure-dents, pense-bête, parapluie de Lilliput... On reconnaît la marque de fabrique de l'auteur, ce mélange de finesse minutieuse et de désinvolture, ses entourloupes, ses jongleries... Quant à Rose, il n'est plus très sûr qu'il s'agisse d'elle, après tout ce temps !

Coup de théâtre, à la fin de la première partie, c'est-à-dire à un tiers du roman, Max meurt, assassiné par des voleurs. D'actualité ! Le pianiste déprimé ne nous fausse donc pas compagnie, à la fin de l'histoire, comme on s'y attendait, mais beaucoup plus tôt. On a eu tort d'oublier que l'art du contre-pied est une spécialité de la maison. On se dit donc que Echenoz va bifurquer sur un autre personnage. Rose, qui sait ? Echenoz n'a-t-il pas annoncé ces « variations sur le thème de Rose ».

Je vous le donne en mille : on retrouve Max, là-haut, après la mort, oui : l'au-delà, comme dans Huis Clos, sauf que cela n'a rien à voir... Figurez-vous un palace d'un luxe soviétique entouré d'un grand parc qui réunit toutes les essences végétales de la planète. Ça, c'est le côté fantaisie de l'endroit. Outre qu'on y rencontre Dean Martin en garçon de chambre et Doris Day en infirmière très accueillante. Un dénommé Béliard règne sur le destin de Max. Encore un imprésario omnipotent. Courtois mais intraitable. Un peu kafkaïen. On apprend que l'hôtel n'est qu'un séjour de transit avant une affectation définitive, disons : éternelle. Max aurait préféré le pseudo-parc paradisiaque mais il sera envoyé en section urbaine, à Paris. Retour à la case départ, après une escale à Iquitos, c'est ainsi ! Une cité amazonienne où les types passent leur temps à pêcher des rats dans les égouts avec des bouts d'omelette. Echenoz n'en perd pas une ! Mais à Paris, il lui est interdit de renouer avec sa vie d'avant. Une petite intervention chirurgicale et une

EUREKA.CC
une solution de CEDROM SNI

nouvelle carte d'identité permettent à Max changé en Paul d'honorer le contrat des dieux !

Au fond, cette métamorphose correspond peut-être à ce que le pianiste désirait secrètement. Qu'est-ce qu'on est malin ! Le roman fonctionnerait ainsi comme un rêve éveillé assez universel : ras-le-bol et migration vers une autre vie. Plus de piano ! Plus d'angoisse ! Résurrection. La grande affaire de Max, au vrai, n'était-ce pas Rose, ou le rêve d'une femme « surnaturellement belle » ? Le détour par les Enfers valait bien la réalisation de cette chimère profonde. Mais Béliard qui consonne avec Bélial, avec le diable, lui non plus n'est pas à une ou deux mutations près ! Le contre-pied, encore et encore... et le contrepoint selon toutes les variations fuguées, les symétries inversées, pianotées. L'artiste et la rose, soyons catégoriques, c'était bien le sujet ! Mais vous verrez comme Echenoz, c'est Ronsard revu par Satan ! Avec, sous le traquenard diaboliquement joué, une note plus poignante, une larme d'Orphée.

Au piano de Jean Echenoz Éditions de Minuit, 19 €. Jean Echenoz : fugue aux enfers d'un pianiste en crise.

Illustration(s) :

(Photo Rue des Archives.)

© 2003 Le Figaro ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C ***news·20030116·LF·18177401LITTERAIRE*** *- Date d'émission : 2010-01-06*

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

Retour à la table des matières